

Hester Knibbe

Choix de poèmes tirés de *Inzake dit huis* (2020).

Traduction : Kim Andringa

pp.14-18; 28-33; 37-38; 42-45; 66-68

PARMI LA MASSE

*

Il y avait la femme en chapeau au regard éploré
le boiteux en haillons, amoureux transitoires, hommes
en gris du bleu au-dessus et ils

passaient. Un enfant exultait en désignant du doigt, dans l'air
flottait une ébullition un bruissement à décrocher la lune
sans répit ni repos. Au ciel

cela ne faisait rien, marchant dessous nous vîmes
un trou dans le sol et dans ce trou un autre par où
s'engouffrait l'eau : un puits de disparition

qui nous désignait et il y avait
un homme accroupi lisant dans un très vieux
livre, il semblait absorbé avec comme un âme. Nous

promenions projets programmes un objectif, pas une
journée à gâcher et il y avait un garçon au bras
chargé de petits oiseaux noirs. Il les flattait parfois.

*

Il y avait un vieux Chinois qui balayait la rue
et un homme boucané par le soleil femme itou et un yacht

blanc démesuré. C'était une journée joyeuse, le long de l'eau
l'on paressait comme si la vie allait continuer

son clapotis. Nous passions dans des rues remplies de flots
pressés en route vers quelqu'un ou quelque chose et

un cul-de-jatte squattait
près d'un mendiant. Dans un parc une dame marchait

tenant une orchidée écouteurs dans les oreilles le regard
tourné vers les nuages, une fille chantait et un garçon

faisait de la musique et un autre tandis que la foule autour
ne s'arrêtait pas. Derrière des arbres poussait une paroi de verre

et entre-temps un homme battait
et rebattait fébrile ses cartes au-dessus d'un journal.

*

Nous rincions la poussière de la ville de nos corps
et ne redevenions pas neufs.

Dormant, nous réveillant, nous étions étendus là
comme de tout temps en nous-mêmes.

Reprenant simplement là où nous en étions
restés, nous n'avions pas de temps

à perdre dans l'agitation de
deux yeux oreilles bras jambes et une tête

qui réclamait sans cesse du rabiote et un corps
qui se plaignait : fatigué et délivre-moi

de la poussière des rues arpentées le long
de l'eau le long des vitrines clinquantes, débarrasse-moi

du dépôt qui colle sur la peau, lave
mon cerveau avec un sommeil sans rêve.

*

Il y avait des gens, tant de gens et chacun
avec son rêve en tête. Des caboches

brimbalantes y rôdaient et derrière les fenêtres aveugles
d'immeubles élancés on vivait aussi avec un même désir

charnu. Dans la rue un homme harassé poussait
une charrette remplie de déchets il avait tant d'ordures

à trimbaler qu'il rêvait de léger de sans
poids. De toutes parts multiloques

cacophoniques, compris fut un rappel mais nulle
embrassade fouguese ni homicide, une sorte de paix

grisante flottait dans l'air, on se prenait pour un
parmi tous et l'on semblait avoir décidé de ne pas laisser

gâcher sa joie. Un enfant passait qui commençait à peine
son départ, il se servait avec brio de ses bras comme ailes.

*

Il vit tant de personnes dans cette ville
qu'il y a trop peu de bonheur pour chacun bien trop

peu de bonheur pour tous. Ainsi l'on y trouve
tordus et boiteux et misérables
aux mains tendues. Une femme

y va, un enfant sur le bras et
l'enfant veut une vie remplie de charme. Mais

il y a trop de mères aux sacs pleins trop
dans un dénuement gênant et il y a trop peu de fortune
dans les rayonnages pour chaque nouveau-venu.

ORGANIQUE

*

Ce que m'apprend le journal : la mouche est
une bombe bactérienne et nous

n'avons pas la conscience propre. J'envisage
donc une moustiquaire incline humblement

la tête vers le nombril, investigate si c'est là
que ce trouve mon défaut et décide :

c'est dû à la pince aux ciseaux qui me coupèrent d'attachement.

Depuis, les mains les pieds me cuisent
je dois traverser la fange connais la terre

et l'étouffement, je suis
un vase lesté de sang plein d'inconfort. Ne me faites

pas encore désapprendre le petit désir de l'ancienne
soif de souffle.

*

Sans craindre la crasse je caresse mon bien-aimé
même s'il se commet avec la terre

et les étrangers que son corps est une petite planète
peuplée de milliards de microbes. Moi aussi

je suis habitée, avec nos peaux nos poils nous frottons
l'une contre l'autre des tribus entières créant

des transfuges. Puis nous revenons
au lieu commun remplissons

avec circonspection des bols de nourriture chassons
moustiques et bourdons par la fenêtre louons

le charme riant de la nature
et la durée de la mouche éphémère.

HOMME, CHIEN

*

Homme. Il est à la fois berger et chien dans la vallée
des dieux. Son troupeau de vingt têtes broute

tranquille vorace et docile comme une brebis
et une brebis peuvent l'être. Il les dirige

zzjuhhss et bête après bête se laisse avec insouciance
chasser vers un autre coin à pâture, même
brebis noire prête l'oreille

à celui qui dispose. Berger et chien
se tient là d'une pièce les deux pattes et houlette

au sol. – Etre brebis, de temps en temps
un coup sur le cul mais la tête reste sauve –

*

Plus bas les simples chiens. Leurs chants matinaux
vespéraux et nocturnes remplissent la vallée. Parfois

l'un d'entre eux pleure à cause du beau
triste, par exemple quand un dieu

doit rendre l'âme, que quelqu'un
est flanqué dehors. Mais l'après-midi

flemmards ils rêvassent ou quémangent
quelque pitance, d'un œil lorgnant déjà

le soir et sa pagaille débridée,
la queue entre les pattes ou

remuante, la gueule ouverte par brefs à-coups
donnant de l'air au corps, à cette seule chose

que chacun possède dans la vallée, dans
n'importe quelle vallée.

*

Chien a désappris à courir, couché
tête sur les pattes, attend pressent déjà l'issue.

Il aboie, puis tousse enrôlé mais vous ne l'entendrez pas
pleurer, on lui donne encore à manger, il y a encore
cette main qui lui flatte la tête. Chien

connaît la vie au ras du sol bien mieux
que celui qui commande : quatre pattes donnent

une vision plus solide des lieux terrestres
peu praticables. Il attend, aboie, tousse
douloureusement satisfait.

*

À quelle heure l'homme est-il mort ?

Les horloges indiquaient toutes une heure différente
et une était arrêtée et une autre s'emballait.

Lorsqu'il s'allongea, le vieux, le chien aboya
trois fois, puis toussa avant de poser
sa tête dans la main immobile.

L'on avait bien entendu aboyer
mais personne qui s'en soucia donc combien de temps
ils restèrent là, souffle suspendu, quand

la volonté eut quitté leurs corps, impossible à savoir. – Si
paisibles une fois leurs oreilles fermées à tout
étonnement audible –

MOINE MENDIANT

Il est versé en karma et au moins autant
en ce qui se mange. Il a conscience

de sa chair, porte sans effort
le plateau chargé de dons, se présente
déjà en esprit le petit-déjeuner

le goût des fruits des légumes
et de la bête. Il se met au service de

l'homme et de ses offrandes, sa tâche
s'achève quand son plateau est rempli.
Ora ora ora !

ODE

Sacrés le pêcheur, le ramasseur de moules, l'homme
qui scia le bois pour en faire table et siège.

Sacrée la femme aux assiettes posées sur la table
qui aiguisa les couteaux frotta les verres. Sacré

l'homme qui tailla la vigne
cueillit les raisins et sacré l'enfant

qui sauta et dansa pieds nus dans des cuves
remplies de raisin. Sacrés soleil pluie terre

qui firent que tout cela fut.

PETIT ANIMAL

*

Ça commence par le cœur : petit animal palpitant en recherche
d'une bouche pleine de promesses. L'homme

dont j'explore le corps à tâtons, dont j'épie le jargon
silencieux, est dans son champ sarclé la donneuse
repreneuse. Nous revendiquions qu'à

chacun le même cubage
d'air soit alloué. Tomba

à ma droite un enfant qui ne parvenait plus
à respirer, à ma gauche un père
une mère aux poumons fragiles qui

tinrent longtemps. Mon bien-aimé se redresse, scrute
comment font les oiseaux : planer sur la convection

des saisons. Il nous reste le tendre
fourbi rassemblé, sans cesse complété. Oui
ce sont toujours cette bouche étonnamment

séduisante et ce petit animal
palpitant dans la cage thoracique.

*

Quand il lit, il paraît fermé, replié sur lui-même, je vois
presque l'écriture en miroir dans ses yeux ou
un monde à l'envers. Il

disparaît dans un calme qui est trompeur
quand peut-être simultanément en noir sur blanc
quelqu'un se fait assassiner jeter par-dessus bord tandis

que Schubert résonne dans la pièce et que je
devine de la douceur dans la main qui

se referme en un poing protégeant les lignes
de la paume. Comme s'il maniait une épée.

*

L'amour rôde-t-il dans la tête
ou bien dans le cœur ? Biffez le cœur oui oui

l'amour aussi disparaît évidez la tête
l'affection se barre. Il ne me resterait rien

qu'une chanson sur un tonneau engoncé
dans ses cercles, surmontant
deux jambes de chaque côté un bras

un globe par-dessus (yeux nez oreilles
on les imagine) et dans lequel doit résonner

un hocus pocus pour que le tonneau s'anime
enlace amoureusement.

*

J'ai un amant qui m'épèle entre les
lignes. Il présuppose, non lit que j'ai

un corps chaud de lui-même avec
de petits mouvements inquiets une tête un cœur

et une raison que je débranche parfois.
Nos silences ne se veulent pas bêtes silences quand

entre les lignes se perd
une phrase nous cherchons tant

dans les coins reculés des bras des jambes qu'à
la fin un aha ! triomphant réciproque

fasse renaître une alliance
entre ce qui est et ce qui n'est écrit.

BERCEUSE

*

Il y a une maison, un enfant fiévreux et de désir
une petite chanson. Il y a

une grange avec une voiture à cheval, un pré jusqu'à l'horizon
et des routes qui mènent vers

une vision de paix. C'est
l'hiver un hiver morne au poêle chargé de bois, la bouillie
sur le feu, assiettes vides sur la table. On attend

assis en silence et l'enfant voit
sur l'évier un couteau qui brille
parmi des restes crasseux.

*

L'enfant montre le couteau, quelqu'un dit
non, console l'enfant prend la bouillie sur le feu
mais l'enfant fait non, montre le couteau. Quelqu'un

se lève, saisit le couteau, va vers l'enfant

*

Biffe le couteau, le couteau émoussé
aiguisé, nourris l'enfant le maigrichon dodu et

mets-le au lit. Attelle le cheval à la voiture
il y a du sommeil dans l'air, tant de sommeil
sordide endormi que ça scie

les mouvements et le souffle. Alors
hop descends dans la rue passe un carrefour prends
une allée de traverse, biffe le mot le plus fort biffe le non-sens de

parti. Berce tout doux tout doux l'enfant le vieil
enfant maigrichon dodu.